

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

TROISIEME PARTIE — LE FRATRICIDE

XVIII — LE MARIAGE

—Écoute, Annette, fit M<sup>lle</sup> de Léon, lorsqu'elle se trouva seule avec la fille de Paul de Kandos, après la scène que nous venons de rapporter, bien que tu sois encore une enfant par l'âge, je te crois assez de cœur et de raison pour entendre et comprendre ce que j'ai à te dire. En tout cas, je t'aime trop pour agir sans ton consentement. C'est toi qui va décider de ma vie.

Annette ouvrit ses grands yeux, et regarda fixement M<sup>lle</sup> de Léon, avec plus de curiosité que de surprise.

—Annette, poursuivit Jeanne d'une voix rapide et comme entraînée par une sorte de fièvre intérieure, as-tu jamais eu à te plaindre de moi ?

—Jamais, répliqua la fillette.

—Crois-tu que je t'aime sincèrement, profondément ?... Crois-tu que personne t'aime plus que moi, ton grand-père et ton père mis à part ?

—Je crois que tu m'aimes autant que m'aime grand-papa lui-même, répondit-elle sans parler de son père ; mais pourquoi ces questions ?...

—Desires-tu que je vive auprès de toi, toujours ?... Ou du moins, cela te ferait-il plaisir ?

—Oui, fit la jeune fille sans cesser de la regarder en face.

Elle répondait nettement.

Elle n'hésitait pas ; mais elle manquait de flamme, parais-

sait préoccupée de quelque arrière pensée, et se tenait évidemment sur ses gardes, en attendant le mot du problème, c'est-à-dire de savoir où tendaient ces questions, à moins qu'elle ne le prévît déjà.

—Ma chérie, reprit Jeanne, de plus en plus émue et même

intimidée par ce regard de femme dans ces yeux admirables de fillette, je te le répète, c'est toi qui va prononcer sur mon avenir. Je n'ai rien voulu décider avant de connaître ton sentiment ; je ne déciderai rien sans ton autorisation.

Elle reprit haleine.

—Toi seule as le droit de dire si tu m'acceptes...

—Pour belle-mère ! interrompit Annette avec un sourire, qui parut un peu menaçant à M<sup>lle</sup> de Léon.

—Qui t'a dit ?... s'écria-t-elle, effrayée de cette perspicacité.

—Est-ce que je me trompe ?

—Non, Annette. Mais comment le sais-tu ?

—Oh ! j'y ai pensé dès que je vous ai vus ensemble !

—Est-ce possible ?... D'où t'est venue cette idée ?

—Je ne sais. Dès le premier jour, j'ai senti, deviné, ce qui allait arriver !

—Personne n'y pen-

sait, moi, moins que personne, et je ne le voulais pas, je te le jure, Annette... C'est aux prières de ton grand-père que je cède... et à celles... de ton père.

—Oui, il y a déjà un an qu'elle est morte ! fit Annette avec amertume.

Il y eut un court silence.



... saisissant la fiole aux trois quarts pleine, contenant la potion, il en introduisit le goulot entre les lèvres entr'ouvertes du mourant, et la vida.

C'est bien, Annetto, reprit doucement M<sup>lle</sup> de Léon. Jo te comprends. Rassure toi. Jo ne m'imposera pas à toi. Ne m'en veux pas.

—Que veux tu faire ?

—Ce que j' dois : partir.

Annetto se tut.

Elle était fort pâle et ne regardait plus M<sup>lle</sup> de Léon.

Celle-ci se dirigea vers la porte, la tête penchée, mais d'un pas ferme.

Elle souffrait profondément, car elle aimait.

Cependant, elle fût morte, plutôt que d'entrer dans la famille du duo, malgré la volonté de M<sup>lle</sup> de Kandos, plutôt que de devenir la belle-mère de la jeune fille, contre son acquiescement, en dépit de son opposition.

Il y avait, en elle, des furtives et des délicatesses, un respect des droits d'autrui, surtout des droits des faibles, qui dominaient même l'amour le plus violent.

Il lui coûtait, déjà, pauvre orpheline, de devenir marquise et riche, en acceptant le nom de l'homme qu'elle adorait.

Elle ne cérait qu'à sa prière, qu'à celle d'un vieillard qui lui disait :

—C' n'est pas un avantage que je vous offre. C'est un dévouement que je vous demande.

Du moment où Annetto repoussait ce mariage, du moment où l'enfant lui disait :

—Je ne veux point qu'on me remplace ma mère !

O'était fini !

Rien ne lui eût fait franchir cet obstacle !

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte, quand elle sentit, tout à coup, deux bras qui s'enroulaient à sa taille et la tiraient en arrière.

Elle se retourna.

C'était Annetto qui lui dit, en pleurant, avec une violence fébrile :

—Jeanne, reste ! Reste et pardonne-moi.

En même temps, elle l'embrassait violemment.

—Je suis une méchante ! Oui, je t'aime. Tu es si bonne !...

Contre toi, je n'ai rien. Ce que tu refuses, aujourd'hui, pour ne point me blesser, une autre l'accepterait demain. Tu as toujours été pour moi la meilleure des amies, la plus douce et la plus dévouée, supportant mes caprices et mes duretés quelquefois... Mais je t'aime, au fond, oui, je t'aime de tout mon cœur...

« Tu es la seule à qui je n'en voudrai pas... de la remplacer... Oui, chérie, sois ma mère, et reste... ma sœur !

Six semaines après, le marquis Paul de Kandos épousait Mlle de Léon ; ou, si l'on aime mieux, Cuchillo, le gaucho, l'ex-compagnon de chaîne de Louis Olermont, devenait le mari de Jeanne.

Si l'on croyait que son bonheur fût complet, sa joie sans mélange, en possédant enfin cette adorable femme pour laquelle il ressentait une passion si profonde, mêlée de tant de respectueuse admiration, ou se tromperait.

Il cérait à l'emportement de ses désirs et à l'entraînement de son amour.

Mais, tout en y céant, tout en ne se sentant pas la force de résister à cet amour, bien des inquiétudes et bien des remords jetaient leur note discordante dans l'explosion de sa joie.

Par moments, il oubliait tout pour ne voir que Jeanne.

Par moments, le passé s'effaçait à ses yeux.

Il prenait son personnage au sérieux, se confondait avec lui.

Mais, parfois aussi, l'affreuse vérité se dressait devant lui,

et, alors il avait horreur de cette créature charmante qui se donnait à lui, heureuse, confiante, et souriante.

Cependant, après les premiers jours, et l'acte irréparable une fois accompli, il éprouva plus d'ivresse que de remords.

Se sentant plein de résolution d'honneur ; se sentant sûr de l'aimer toujours, capable de la rendre heureuse, il s'endormit fiévreusement dans son rêve, ne voulant plus rien savoir d'autre que le présent, rassuré définitivement par l'impunité absolue qui avait accompagné ses crimes et protégé la trame, si savamment ourdie sur les conseils de son complice.

—Elle ignore et elle ignorera toujours tout, se disait-il. Elle m'aime, je l'aime, soyons heureux !

Il lui semblait même qu'il arriverait à être la dupe de son mensonge.

Il y avait des heures, où il eût été sincèrement surpris, si on lui avait rappelé qu'il n'était que Cuchillo, le gaucho, condamné pour meurtre, titré et enrichi par un autre meurtre, qu'au lieu de s'appeler le marquis de Kandos, et d'être le fils du duo, il était l'enfant naturel de Marie Pruneau, et ne portait pas d'autre nom que celui de sa mère.

Louis Olermont, de son côté, avait vu ce mariage d'assez bon oeil.

—J'avais rêvé une femme riche, dit-il à Cuchillo, lorsqu'il sut de quoi il retournait ; après tout, il vaut peut être mieux que les choses se passent ainsi. La Petite Fée est orpheline... grand avantage ! Nous n'avons pas à craindre les enquêtes ou les demandes indiscrètes que les parents ne manquent jamais de faire, en pareilles circonstances... puis la fortune du vieux est suffisante.

« Maintenant ça y est ! Plus rien à craindre. Te voilà reconnu, parés, par les autorités civiles et religieuses... Attendons paisiblement l'héritage, et vive la joie !

Tout alla donc pour le mieux, pendant deux ou trois mois, sans qu'aucun nuage assombrit le ciel des nouveaux mariés.

Le vieux duo paraissait plus content qu'il ne l'avait jamais été. Toutes ses craintes pour l'avenir avaient disparu.

Il montrait même, à sa façon, quelque tendresse à son fils, lui parlait avec moins de solennité, lui manifestait plus de confiance.

—Le bonheur le rajeunit, disait Jeanne.

Cela ne dura pas.

Ce n'était qu'une dernière lueur.

Tout à coup, le vieillard retomba, comme si cette joie avait usé ce qu'il lui restait de force.

La chute fut rapide, et bientôt il ne fut plus possible de se dissimuler que la mort approchait.

Ce fut un grand désespoir pour Jeanne et Annetto qui aimaient le vieillard de toute la sincérité de leur cœur.

Cela affligea même Cuchillo, parce que cela affligeait sa femme.

Puis, il avait fini par s'accoutumer au duo, à ses façons, et le peu de tendresse que le vieillard commençait à lui manifester le touchait à son insu.

A mesure que le duo faiblissait, une sorte de tristesse et d'inquiétude gagnait l'ancien gaucho, le dominait, comme s'il eût eu le pressentiment de quelque malheur personnel suspendu sur sa tête.

Quand à Olermont, il se frottait les mains lorsqu'on ne le voyait pas, pensant :

—Nous allons avoir le sac !

Le moment arriva où le duo ne quitta plus son lit, où les

médecins déclarèrent que c'était fini, que les heures du vieillard étaient comptées.

Jeanne et Annette ne s'éloignaient plus de son chevet, se relayant auprès de lui.

Le duo ne souffrait pas.

Il s'éloignait doucement, sans une plainte.

Loin de là, il ne parlait presque plus et paraissait plongé, non pas dans la torpeur, car il gardait toute son intelligence, mais dans une préoccupation incessante et absorbante.

Il avait voulu se confesser ; après sa confession, au lieu de montrer le calme que cet acte doit inspirer à ceux qui ont la foi, il parut brusquement très-agité.

Pendant plusieurs heures, il romua ses lèvres sèches comme s'il priait, ou se parlait à lui-même, mais sans prononcer aucune parole distincte.

Jeanne, qui se trouvait près de lui, à cet instant, inquiète de le voir ainsi, lui demanda doucement, à plusieurs reprises, s'il souffrait, ou s'il avait besoin de quelque chose.

D'abord, il ne lui répondit pas.

On eût pu croire qu'il n'entendait même pas.

Tout à coup, à une nouvelle question, il se redressa droit.

—Jeanne, dit-il, où est mon fils ?

—Voulez-vous le voir ?

—Oui.

—Je vais le faire prévenir.

Cuchillo se tenait dans la pièce voisine.

Sa femme n'eut que la porte à ouvrir, pour lui faire signe d'entrer.

—Ah ! le voilà ! murmura le vieillard d'une voix haletante, en entendant et en reconnaissant son pas, avec la finesse de perception dont la mort qui vient se fait parfois précéder.

—Oui, mon père, je suis là, répondit Cuchillo en s'avançant. Comment vous trouvez-vous ?

—Approchez, répliqua le vieillard, j'ai à vous parler. Jeanne, murmura-t-il, laissez-nous seuls.

La jeune femme se pencha vers le moribond, déposa un baiser sur son front, humide d'une sueur inconnue, et se retira silencieusement.

Nous avons dit que Cuchillo, depuis son mariage, s'endormait dans un beau rêve :

Le réveil allait être épouvantable !

## XIX

### LE RÉVEIL

—Approchez-vous, approchez-vous, répéta le malade, quand il eut entendu Jeanne s'éloigner et refermer la porte derrière elle.

Cuchillo prit une chaise et s'assit tout contre le lit.

—Penchez-vous sur moi, reprit le duo.

« Je ne veux pas qu'on m'entende, dit-il encore avec effroi ; et, d'ailleurs, mes forces m'abandonnent... si rapidement... que c'est à peine, si je pourrai... aller jusqu'au bout.

—Vous exagérez, mon père, essaya de dire Cuchillo, bien qu'en effet, il fût visible que la mort s'avançait à grands pas, et que les instants du vieillard étaient comptés.

—Non... non... Je sais ce que je dis... ce sera pour aujourd'hui... J'aurais dû parler plus tôt... mais cela me coûtait trop... Un père ne doit jamais avoir à rougir devant son fils...

Cuchillo dressa l'oreille et regarda le duo avec une surprise profonde.

Que signifiaient ces paroles ?

Est-ce que cet homme tout d'une pièce, qu'il respectait, malgré lui, sans l'aimer, comme on respecte tous ceux dont la vie a été droite et le caractère entier, — même dans la vertu la plus sèche et la moins intelligente ; — est-ce que cet homme aurait quelque action honteuse ou coupable à se reprocher dans son passé ?

La surprise que cette pensée causa à l'ancien gauchon, éveilla même, en lui une sorte de satisfaction vague et peu avouée.

Ainsi que tous ceux qui ont beaucoup péché, ou qui ont de graves torts vis-à-vis d'autrui, il se serait senti rassuré et comme moins abaissé, en apprenant que cet homme, qu'il trompait d'une façon si effreuse, n'était pas aussi respectable qu'il le paraissait.

—Je vous écoute, dit-il vivement, après ce premier geste de surprise.

—Mais, poursuivit le vieillard, je vais mourir... et, au moment de comparaître devant le tribunal de Dieu, je ne suis plus votre père : je suis simplement... un pauvre pécheur... qui cherche à débarrasser sa conscience... à racheter sa faute... qui le doit... et qui le fera !

La voix du moribond faiblissait.

Il respirait avec peine.

Un instant, il se tut et parut incapable de continuer cette confession.

—Désirez-vous quelque chose ? demanda Cuchillo, dont la curiosité était singulièrement surexcitée.

—Oui, oui ! fit le vieillard avec la tête et les lèvres, mais sans prononcer un son.

Cuchillo comprit.

Il lui fit boire la valeur d'une demi-cuillerée de la potion ordonnée par le médecin, en cas d'une crise violente.

C'était un cordial composé d'une potion énergique, et dont il avait bien recommandé qu'on ménagât la dose, quelques gouttes de trop, au lieu de rendre un peu de vigueur momentanée, devant donner une mort foudroyante. La potion fit son effet.

Le vieillard, ranimé, reprit la parole.

—J'ai été sévère avec vous, mon fils, trop sévère même, a-t-on dit souvent autour de moi, et je commence à le croire... depuis que je vous ai revu, que j'ai constaté vos progrès... et votre transformation morale... Puis, mes idées ont bien changé, quand j'ai senti venir la mort...

« Si c'était à recommencer, peut-être agirais-je autrement... Oui, j'ai péché... pardonnez-le moi... mon cher fils... mes intentions étaient bonnes, et je croyais bien... faire.

Cet aveu, cette humilité, de la part de cet homme, en face de la mort, avaient quelque chose de touchant. Cuchillo en fut plus ému qu'il ne l'aurait voulu.

Du reste, l'agonie, qui approchait, revêtait le visage du moribond d'une expression de solennité sans emphase, effaçant déjà les rides et enlevant toute trace de vulgarité.

—Je n'en ai jamais douté, répliqua Cuchillo avec un élan de sincérité.

—Oui... Je croyais bien faire... agir pour le mieux, continua faiblement le vieillard. C'est que j'avais eu une jeunesse orageuse, mal employée... et cela par la faute de mon père... qui ne s'était point occupé de moi... laissant ma mère me gâter. On avait été trop doux... et trop indulgent envers moi... Je vous en remercie... et je n'ai point réussi !...

« Était-ce une punition du ciel ? murmura-t-il encore plus bas.

« Je l'ai pensé quelquefois, ajouta-t-il sans vouloir y croire...  
A présent, je n'en doute plus... »

Il se tut encore, haletant.

Sa voix sortait irrégulière et sifflante de ses lèvres sèches et collées sur les dents.

— Mon père, reposez-vous un instant, dit Cuchillo.

— Non... je ne pourrais plus parler. Que voulais-je vous dire ? Ah ! oui... Paul... était jeune, je n'avais pas la foi... qui m'est venue, plus tard... J'étais étudiant, à Toulouse... où l'on m'avait envoyé, près d'une vieille parente... dont j'ai hérité, depuis... et qui ne me surveillait point... Je fus un coureur, à cette époque, un débauché...

Au nom de la ville de Toulouse, Cuchillo avait violemment tressailli.

Il ne savait pas que le vieux gentilhomme n'ôt jamais été dans cette ville.

— Ah ! s'écria-t-il avec vivacité, vous avez habité Toulouse...

— Oui ; je quittai cette ville, seulement deux ans... avant mon mariage... et votre naissance...

Il s'arrêta, puis reprit :

— Là, j'avais connu, éduité une pauvre petite ouvrière... que Dieu me le pardonne ! et je la rendis mère... puis, je l'abandonnai... mes études étant finies... sans m'occuper d'elle... Je revins... ici, où je me mariaï... Votre mère était de bonne famille et riche...

— A Toulouse, une ouvrière, un enfant... abandonné ! répéta Cuchillo palpitant...

— C'est odieux, oui, lâche, criminel, balbutia le duc. Je le sais, je le sens, je le vois, à présent.

— Qu'est devenue cette femme ? Et son enfant, où est-il ? demanda le faux marquis, d'une voix brève.

— Je l'ignore... c'est pour cela que je vous ai fait venir... le remords, maintenant, me poursuit... Les douleurs que vous m'avez causées... je les ai méritées... car j'avais, dans la misère et dans l'abandon... peut-être est-il mort, peut-être a-t-il mal tourné... me maudissant... un autre fils...

— C'était un fils ! s'écria encore Cuchillo, au comble de l'émotion.

Mais le vieillard n'entendait et n'écoutait que lui-même.

— Paul, reprit-il d'un accent presque indistinct, il faut le retrouver... s'il existe encore... lui tendre la main... le secourir... lui donner une part de votre fortune...

— Son nom ? demanda Cuchillo.

— Vous le jurez ? Je le veux... sans cela je ne mourrai pas tranquille...

— Son nom ! son nom !

— Jurez... jurez !

— Oui, je le jure ! Son nom !

Le moribond était retombé...

Ses lèvres s'agitaient, mais le son ne sortait plus.

Cuchillo crut qu'il allait expirer.

Il se jeta sur lui, le redressa, colla son oreille contre sa bouche, répétant, avec une sorte de frago :

— Son nom ! son nom !... le nom de sa mère !

— Marie... Marie... Pruneau, balbutia le mourant, comme s'il rendait le dernier soupir.

— Ma mère ! répéta le faux marquis bouleversé !

Tout à coup, il poussa un cri d'horreur.

Il venait de comprendre la vérité.

— C'était mon frère ! fit-il d'une voix sourde... C'est mon frère que j'ai tué !

Et il roula, chancelant, comme un homme ivre.

Le vieillard tressaillit à son tour.

Ces paroles terribles réveillèrent en lui la dernière étincelle de vie.

Il se redressa, hagard, dans le délire de l'agonie, auquel se mêlait la vision de la réalité !

— Qui a tué son frère ? Quel frère ?

— Moi... le fils de Marie Pruneau ; moi, l'enfant abandonné !... car je ne suis pas Paul de Kandos... Non ! non !

Il chancelait, les cheveux hérissés.

— Ah ! soyez maudit... pour cet horrible crime dont vous êtes la cause ! Vous avez perdu vos deux fils !

Et Cuchillo s'élança hors de la chambre, fuyant comme un fou.

Le duo retomba sur son lit d'aïant :

— Au secours ! A l'assassin !... ce n'est pas Paul, c'est son meurtrier !...

Sa voix faiblissait.

Cependant, les mêmes mots revenaient toujours sur ses lèvres, encore distincts.

Et le duo n'était plus seul !

Près de lui, entré au moment où Cuchillo s'écroulait, se tenait quelqu'un, un homme, Louis Clermont.

— J'ai bien fait de surveiller et d'écouter, murmura-t-il. Nous étions fumés !

Alors, saisissant la fiole aux trois quarts pleine, contenant la potion, il en introduisit le goulot entre les lèvres entr'ouvertes du mourant, et la vida... L'effet fut foudroyant.

Le duo se souleva, comme sous la commotion d'une décharge électrique, ouvrit et referma trois fois ses paupières, montrant et cachant tour à tour ses yeux sans regard, et tomba raide, muet pour toujours !

FIN DU DUO DE KANDOS

L'épisode qui suit et termine "Le Duo de Kandos" a pour titre : "LES DEUX DUCHESSES," et nous en commenterons la publication dans notre prochain numéro.

## VARIÉTÉS

Proverbe démasqué :

Un superbe ivrogne, exécutant le long de la berge de la Seine des zigzags fantaisistes, finit par tomber à l'eau.

— C'était fatal, dit Champoin, le témoin de ce plongeon ; qui a bu boira.

\*\*

« Tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute. »

Mme Simpleton, grondant sa servante sur sa paresse et sur son peu de vivacité :

— Vous êtes trop paresseuse, Brigitte : vous ne finissez jamais votre ouvrage. Je vous donne vos huit jours ; vous partirez le 1er du mois prochain.

— Oh ! madame, ce n'est pas étonnant, si je ne fais pas mieux mon ouvrage ; vous chantez si bien, vous jouez du piano d'une façon si admirable, que je suis obligé de m'arrêter au milieu de mes travaux pour vous écouter. Ce n'est pas ma faute, à moi si j'aime la bonne musique.

— Vous savez, Anna, je plaisantais tout à l'heure, continuez à être une bonne fille et je vous ferai cadeau d'une robe le mois prochain.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

## DEUXIÈME PARTIE — VENISE

## VIII

Aurora s'était assise dans un coin de sa chambre, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine. Elle plourait à sanglots, en proie à une exaltation dangeoureuse.

— Ma sœur, dit Amaranthe en courant à elle, je n'obtiendrai donc pas de vous un peu de confiance, d'abandon, d'amitié ? Vous oubliez donc notre passé, notre affection d'autrefois ? Vous ne m'aimez plus !

— Non.

— Vous l'entendez, Andrea ! Ah ! combien il faut souffrir pour obéir à l'ordre qui m'interdit de parler. Si vous connaissiez ce funeste secret, Aurora, vous vous jetteriez dans mes bras, pour ne pas tomber à mes pieds, pour ne pas implorer mon pardon de m'avoir méconnue, pauvre enfant !

Mademoiselle de Sainte-Même ne leva pas même les yeux : son cœur était fermé pour la compagne de son enfance ; cette terrible passion avait tout envahi chez elle, et sa raison fléchissait sous ce poids. Elle ne répondit rien, repoussa la main que sa sœur lui tendait.

— Bientôt vous serez délivrée de moi, poursuivit-elle ; il m'appellera et je le rejoindrai, n'importe où il sera. J'aurai patience, et ce ne sera pas long maintenant.

Et, sans regarder ni Amaranthe, ni le comte, elle rejoignit la petite porte par laquelle elle était entrée et disparut.

Restés seuls, les deux époux hésitèrent ; mais, par un mouvement spontané, ils ouvrirent leurs bras et demeurèrent ainsi plusieurs minutes serrés l'un contre l'autre, dans un paroxysme de bonheur et de tendresse que comprendront tous ceux qui ont aimé.

Ils abjurèrent la défiance, l'humeur ! ils se promirent confiance et indulgence mutuelle, et lorsqu'ils se réunirent pour déjeuner, le matin suivant, les nuages s'étaient enfuis de leur vie, jusque-là si douce ; ils s'étaient retrouvés.

La comtesse avait obtenu de son mari la promesse d'une liberté entière ; elle pouvait désormais voir Armand, le guider, le protéger de près et de loin, et, de son côté, elle s'était engagée à ne cacher aucune de ses démarches, à révéler tout ce qui se passerait entre eux, sans dissimuler les moindres circonstances, sauf le secret, que nul, même Armand, ne devait connaître.

La paix était donc rentrée au colombier. Leur seule inquiétude était pour Aurora, dont l'esprit exalté ne voulait rien admettre. Il fallait la surveiller de près jusqu'au départ inévitable de M. de Narel, sans cependant l'exoiter encore.

Aussitôt que sa sœur fut éveillée, madame Dandolo se rendit près d'elle. La jeune fille se renferma dans le mutisme le plus complet ; elle demeura insensible aux caresses, aux prières.

— Écoutez-moi, répondit-elle enfin, lassée sans doute de ces supplications continuelles, je ne veux plus rien entendre, plus rien dire surtout au sujet de l'homme dont je suis l'esclave. Rien ne me détachera de lui, rien n'altérera ma confiance en lui. Je l'aimerai en dépit de tout ; mais cet amour, si grand et si sacré, ne sortira pas de mon cœur, mes lèvres ne se profaneront plus en le révélant.

« Ne m'interrogez point, soyez avec moi ce que le monde, ce que les convenances, vos convenances si chères ! veulent que

nous soyons. Ceci est mon dernier mot, vous n'en obtiendrez pas d'autre.

« A quelle heure dois-je être prête pour la promenade d'aujourd'hui ? La seigneurie tout entière, Son Altesse en tête, ne se rend-elle pas sur le grand canal ? Il y a, je crois, des régates ; les rouges et les bleus vont se disputer la victoire. J'y veux être belle et faire envie aux Vénitienues.

« Et vous, ma sœur, soutiendrez-vous la réputation de madame Dandolo ? A propos : la marquise Bresca a fait demander de nos nouvelles et si nous allions ensemble à la fête. Qu'en pensez-vous ?

— C'est à vous de prononcer, Aurora, je ne désire que vous être agréable.

— Je ne hais point ce voisinage, aujourd'hui surtout. La marchesa, sans être une mouche, est moins belle que nous, moins belle que moi : nous y gagnerons.

— Vous êtes donc devenue coquette, Aurora ?

— Coquette ! vous appelez cela coquette ? malheureuse qui n'avez jamais aimé !

La promenade fut décidée, lorsqu'elles rencontrèrent la marchesa, celle-ci prit la main d'Amaranthe et la retint quelques instants.

— Vous me connaissez assez, chère comtesse, pour être sûre que j'ai parfaitement oublié les sottises d'hier. Cet homme est un extravagant ; ces sortes d'aventures ont tous, lorsqu'ils sont beaux, une sorte de prisme qui frappe l'imagination. Cela ne tire pas à conséquence : on les pousse du pied et on n'y pense plus.

« Quant à vous, qui n'avez jamais aimé que votre mari, vous ignorez ces choses-là, ajouta-t-elle négligemment.

La comtesse s'inclina en faisant à madame Bresca les honneurs du pas, et pendant le reste de la promenade, il ne fut plus question des événements de la veille, jusqu'au moment où, sur l'avant d'une gondole du parti des bleus, les trois femmes aperçurent Armand, dans son costume de la veille, déployant la magnificence de sa taille et la force de son bras en cette lutte toute d'adresse et de vigueur.

Il était admirablement beau ainsi : on battit des mains à son aspect. Il passa comme un fêche devant la comtesse, et il eut pourtant le temps d'élever en l'air sa toque enrubannée.

— Ah ! dit Aurora dans un transport de joie, le voilà !

Il regarda bientôt des mains du doge le prix de la joute, qu'il avait gagné avec une supériorité incontestable.

Plus tard, on le vit repasser, étendu dans une autre gondole découverte et splendidement décorée. A ses côtés se trouvait un homme, moins jeune et moins beau que lui, déjà funestement célèbre, le comte de Casanova.

— Mon Dieu ! pensa la comtesse, il voit cet homme, il se montre avec lui, ici, à Venise, où sa réputation est si bien établie !

Mademoiselle de Sainte-Même devint très-rouge en le reconnaissant, mais elle ne prononça pas une parole.

La marquise suivit des yeux ce bel Armand, l'objet de l'admiration de toutes, ce jour-là.

Des bouquets, lancés par des mains gantées de peau d'Espagne, tombaient autour de lui, des billets doux même, jetés par des duègues discordes ou des visages masqués arrivaient à ses pieds. Il ne ramassait rien, il affichait un dédain superbe, et ses yeux ne cherchaient qu'un seul regard, qui fuyait le sien, celui de la seule femme qui ne sentit rien pour lui en ce moment de triomphe, si ce n'est un intérêt pur et dénué d'espérance.

Aussitôt après la fête, la marchesa se hâta de rentrer chez elle. Mille pensées se croisaient dans sa tête. Elle voulait

débrouiller ce chaos avant d'agir ; aussi s'enferma-t-elle dans son appartement sans y admettre personne.

Le soir, on se réunissait comme d'habitude à la place Saint-Marco.

Avant cette réunion générale, une partie avait été formée pour courir en masques les casinos et s'amuser un peu aux dépens des bons bourgeois, ou du moins de ce qui représentait les bourgeois à Venise.

Madame Bresca se fit excuser ; elle envoya en même temps une vieille confidente qu'elle avait chargée de remplir quelque message d'importance sans doute, car elle sortit par la porte de terre avec précaution, et prit une gondole fort loin du palais lorsqu'elle fut certaine de n'avoir pas été suivie.

La marchesa l'attendit avec une impatience fiévreuse, se promenant dans les grandes pièces pavées de mosaïque et comptant les minutes.

Enfin, la vieille reparut.

— Ah ! s'écria madame Bresca, te voilà enfin ! L'as-tu vu ?

— Ouï, madame.

— Eh bien ?

— Eh bien, à huit heures, Marco Santi vous attend.

— Mais... n'y trouverai-je aucun importun ?

— Vous y trouverez la personne que vous désirez voir ; il me l'a promis.

— Par qu'elle voie ?

— Par la porte de terre et la petite place derrière la Dogana, c'est le côté le plus sûr.

— Tu m'accompagneras ?

— Oui, Eccellenza, jusqu'à l'entrée ; ensuite, on me mènera à l'autre issue : vous ne sortirez pas du même côté.

— C'est bien ! Ah ! prépare mon déguisement de ragazzina ; tâche qu'il soit frais, et qu'il m'aille bien ; c'est essentiel : aujourd'hui, je veux être belle, belle à éblouir, entends-tu ?

— Vous le serez, madame. Hélas ! je me souviens combien on se de plaisir à être belle et à se mirer dans les yeux qui vous admirent !

## XI

Le soir, à huit heures, dans une petite chambre coquettement meublée, Marco Santi, dont nous avons déjà prononcé plusieurs fois le nom dans ce récit, achevait de mettre la dernière main à l'arrangement d'une table, sur laquelle des cristaux limpides et des porcelaines de grand prix enfermaient des vins de Chypre et de Syracuse, et le plus miraculeux souper qui se pût voir.

Marco Santi était un homme de soixante ans à peu près, encore vert et d'une vigueur musculaire peu commune.

Ses yeux, d'un bleu fauve, laissaient des flammes sous ses sourcils grisonnants ; son nez, en bec d'aigle, et ses lèvres minces annonçaient une nature et un caractère à la fois fort et rusé.

Il exerçait plusieurs de ces professions problématiques, à l'aide desquelles beaucoup vivaient à Venise en ce temps-là.

Moitié ébire, moitié agent secret des Dix, moitié messenger d'amour et complaisant des belles patriennes, il était encore, lorsque l'occasion s'en présentait, le brave le plus adroit et le plus consciencieux de tout l'Italie. Il tuait proprement, sans éolaboussures, sans bruit... sans réclamation de la part des victimes, ajoutait-il.

Il avait gagné à cet honnête métier une fortune rondelette. Et comptait se retirer bientôt des affaires à une jolie villa sur la Brenta, qu'il s'était donnée comme un grand seigneur, afin d'y jouir en paix du fruit de ses travaux.

Marco Santi avait, dans Venise, cinq ou six maisons, cinq ou six noms différents, connus seulement de ses confidentes intimes.

Ce soir-là, il habitait près de la Dogana, derrière Santa Maria della Salute.

Au moment où nous faisons connaissance avec lui, il n'était pas seul. Un homme de haute taille, d'une force prodigieuse, malgré sa barbe blanche et son front dépouillé, cherchait à conclure avec lui un marché de sang.

Marco répondait à tout avec son flegme de l'habitude, tandis que le seigneur, poussé par une passion terrible sans doute, tremblait d'émotion et pouvait à peine prononcer un mot.

— Vous tueriez donc une femme ?

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il avec un petit mouvement d'épaules insouciant.

— Une femme de qualité !

— Ah ! c'est plus cher !

— En la tuant, lui diriez-vous qui la frappe, et pourriez-vous faire en même temps que tout le monde le sache comme elle ?...

— Quoi ! vous voulez en instruire l'univers entier ! C'est la première fois que j'entends un pareil langage. Alors pourquoi ne pas faire la berogne vous-même ? Ce serait bien plus agréable, je vous assure ! on a l'avantage de se sentir venger : c'est beaucoup.

— Je ne veux pas verser le sang d'un être qui ne peut se défendre, Marco, c'est lâche pour un homme... Combien te faut-il.

— C'est selon le nom et la position : s'il y a des risques à courir, on me les paie.

— Tu es discret ?

— Si vous en doutez, pourquoi venir à moi !

— Eh bien, celle que je veux faire disparaître de ce monde, celle que je hais, celle que je méprise de toutes les forces de mon âme, c'est la marchesa Bresca.

— Vraiment ? comme cela se rencontre ! Vous êtes... J'en suis fâché, Eccellenza, impossible !

— Impossible ?

— Absolument impossible ! non seulement pour moi, mais pour tous les bravi de l'Italie, je vous en réponds.

— Comment ?

— Non, vous n'en trouverez pas un qui vous en débarrasse.

— Pourquoi ?

— Le lion de Saint-Marco la protège, répondit Marco en ôtant son bonnet.

— Et cette protection empêche ?...

— Cette protection la sauve de tout danger, la garantit de tous les poignards... « au comptant », c'est-à-dire ; car pour ceux qui exercent la profession gratuite, ils ne risquent que de se faire pendre : c'est à voir.

— Ainsi, cette femme est à l'abri de tout ?

— Mon Dieu ! oui. Vous serez forcé de faire la chose vous-même, je vous l'ai dit. Cela a bien son mérite, croyez-moi. J'ai eu une belle femme, et je n'ai pas toujours travaillé pour les autres. Du reste, vous ne pouvez pas mieux tomber.

« Quel dommage ! Pour stimuler un peu votre volonté, je pourrais vous la montrer ce soir, dans une heure, au milieu d'une conversation galante et de tout ce qui s'ensuit.

— Tu ferais cela ?

— Pardieu ! n'est-ce pas mon métier ? Je vende tout, j'accepte tous les paiements, je tiens fidèlement mes promesses. La

dame m'a demandé de lui amener son amant, ou du moins celui qui lui plaît. Je l'ai promis, elle le verra.

Malheureusement, il m'est interdit de cacher un observateur auprès d'elle ; elle m'a loué toute la maison : il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. Vous me paieriez le double, après elle, que je vous la refuserais.

—Tu dis qu'en louant toute la maison, personne n'y entre plus ?

—Personne, fût-ce mon propre père.

—Combien demain es-tu pour cette nuit ?

—J'ai de la conscience : la jeune dame ne paie que quarante sequins.

—En voilà cent.

—Impossible ! je vous le jure par saint Marc, mon patron.

—Tant d'honnêteté pour quarante sequins !

—Ce n'est pas cher, ajouta Santi avec un geste de Figaro en les faisant sonner.

Il prit un flambeau sur la cheminée, montra à l'inconnu, jusqu'au dernier recoin de cette singulière demeure ; puis le conduisant à la porte :

—Maintenant, adieu, seigneur ; désolé de ne pouvoir vous servir. Tout à vous pour une autre fois. Ma pratique va arriver : voici l'heure.

Il ferma les verrous, disparut sur la pointe du pied, après avoir donné un dernier coup d'œil aux préparatifs et s'être assuré que rien ne manquerait à ses hôtes, ainsi qu'il l'avait annoncé.

Marco était très consciencieux.

Moins qu'un quart d'heure après, une jeune femme à la taille andalouse, portant le costume de ces filles du Lido que Véronèse a illustrés, entra seule dans le petit sanctuaire amoureux.

Elle était masquée très hermétiquement, mais ses yeux lançaient des flammes à travers son masque.

Elle alla droit au miroir et s'y regarda, ajusta sa coiffure, refit les plis de sa robe, s'examina en tous sens ; et attendit assez patiemment cinq minutes.

Après, elle commença à se promener.

—J'arrive la première, pensa-t-elle, il est vrai qu'il ignore...

Une porte s'ouvrit du côté opposé et interrompit ses réflexions...

C'était Armand, beau comme toujours, mais plus animé par un gai festin avec de joyeux compagnons.

Par une bizarrerie de carnaval, il avait revêtu un habit de velours entièrement noir : la forme tenait un peu de toutes les époques, excepté de celle du moment. Ses longs cheveux tombaient en boucles dorées sur son cou, — la poudre lui déplaisait ce jour-là — ses yeux d'un éclat éblouissant, d'un azur du ciel, se cachaient sous ses longs cils, et ses dents, plus blanches que la neige, étincelaient à travers sa moustache soyeuse.

Un sourire à demi moqueur ridait ses lèvres lorsqu'il aperçut la marquise, s'élançant vers elle :

—Ah ! dit-il, c'est une jeune fille du Rialto.

—Vous croyez ? lui demanda-t-on d'un air superbe.

—Je crois... je crois... ceci est pourtant un mot de grande dame et bien hautement dit. Si je me trompe, pardonnez-moi. Eccellenza : j'attendrai votre bon plaisir pour oublier cette erreur.

Il fit un salut moqueur et profond.

—Beau cavalier, reprit la dame, ne jouons pas ainsi. Êtes-vous libre ?

—Libre comme l'air, oui.

—Ce n'est pas là ce que je veux dire : je vous demande si

vous n'aimez personne, si vous pouvez livrer votre vie à une femme qui vous livrera le sien. C'est très-sérieux au moins.

—Trop pour un jour de carnaval, trop pour une délicate oratoire qui vend du poisson le matin devant la Cadore ; et si c'est là tout ce que tu as à me dire, be le inconce, tu perds ton temps. Soupçons, rions, amusons nous, cela vaudra mieux ; qu'en penses-tu ?

Le masque s'assit sans répondre, le menton appuyé sur sa main ployée. Une préoccupation visible la dominait. Elle se leva résolue, après quelques minutes.

—Armand, dit-elle en lui tapant fortement sur l'épaule, tu me connais ?

—J'en suis bien sûr.

—Sais-tu qui je suis ?

—A deux ou trois noms près, oui, je ne dois pas me tromper.

—Devines-tu ce qui m'amène ?

—N'as-tu pas pris soin de me le dire ?

—Oui, mais si je mentais ?

—Tu ne mens pas, je m'y connais.

—Tu m'as aimée autrefois, il y a longtemps, dans ton passé, et ce qui nous mit en relation, ce fut un verre de limonade à la glace.

—Ah ! oui, à Naples ! C'est donc toi ?

Sa voix prit une expression méprisante et cadencée dont rien ne peut rendre la mordante blessure.

—C'est moi ! oui, c'est moi, Armand, qui n'ai pu te revoir et tout oublier !

—Si vous n'oubliez pas pourtant, comment auriez-vous le courage de me revoir ?

—Armand, penses-tu qu'un véritable amour puisse s'effacer entièrement ?

Il se mit à rire.

—Pourquoi me demandes-tu cela ? Crois-tu donc m'avoir aimé, par hasard ?

—Je ne sais si j'ai aimé autant que je le pensais alors ; mais je sais qu'aujourd'hui je t'aime à en perdre la tête.

—Ah ! bah !

—Tu ris, Armand, tu ris de cet amour ; tu m'accuseras sans doute encore de te tromper, comme hier.

—Il me semble que je disais la vérité.

—Cela était peut-être vrai alors... et cependant non : je t'aimais passionnément ; mais l'ambition, mais l'amour-propre m'enivraient : je voulais humilier mes rivaux et t'adorer uniquement après. Tu m'as mal jugé...

M. de Nardi se mit à rire plus fort.

—Ah ! tu me désespères, Armand ! Je ne sais comment te persuader, je ne sais comment te prouver que maintenant tu possèdes toutes les pensées de mon cœur, que je suis prête à tous les sacrifices, si tu veux me rendre cet amour que j'ai perdu et pour lequel je donnerais les trésors de la terre.

—A moins que l'ambition, que l'amour-propre ne t'enivrent encore, n'est-ce pas ?

—Cruelle ironie ! Vois mes pleurs, vois mon cœur qui bat, vois mes membres qui frémissent, lis dans mes yeux, lis dans mon âme ?

—Et que diable voulez-vous que j'y lise dans votre âme ? Il y a longtemps que je la sais de reste ! Je n'ai pas envie de la répétition !...

Elle ne voulut pas entendre ces mots cruels.

—Que de fois j'ai pensé à toi, Armand, depuis que nous



nous sommes séparés ! Que de fois j'ai pleuré ce sentiment dont jamais, depuis, je ne me suis consolée !

—Vraiment ? Et pourquoi m'aimez-vous, madame la marquise ?

—Pourquoi je t'aime, Armand ! Je t'aime, parce que je n'ai plus retrouvé une beauté semblable à la tienne, parce que je n'ai plus retrouvé ton adresse, ta force, ton intelligence ; je t'aime, parce que toutes les femmes te veulent, parce que hier, sur cette gondole, devant le doge, tu semblais le roi du monde ; parce que ton regard est celui d'un ange, d'un triomphateur, de celui qui ne craint rien sur la terre et qui domine tout. Je t'aime... enfin je t'aime, parce que je t'aime, et c'est assez !

—Vous vous trompez, madame la marquise, ce n'est pas pour cela.

—Ce n'est pas pour cela que j'ai t'aime ? Et pourquoi donc, alors ?

—Oh ! je vais vous le dire, et ce n'est pas difficile, vous comprendrez que j'ai raison : vous m'aimez, parce que vous êtes une femme profondément dépravée et que vous me supposez plus dépravé que vous ; vous m'aimez parce que vous êtes un esprit éminemment entreprenant, capable de résolutions extrêmes, que le crime ne vous effraie pas et que vous me croyez plus résolu, plus criminel que vous-même : vous m'aimez surtout parce que vous tremblez que j'ai ne vous aime pas, parce que vous voyez une difficulté à vaincre, parce que vous me devinez au cœur une passion violente pour une autre et que vous souhaitez l'emporter sur elle, comme jadis vous souhaitiez être la première à la cour de Naples ; vous m'aimez, enfin, par tous les mauvais côtés de votre nature, et comme chez vous ce sont les plus nombreux et les plus tenaces, il est à craindre que vous m'aimiez longtemps et beaucoup.

—A craindre !

—Certainement, très à craindre. Un caractère tel que le vôtre est dangereux ; une esclave telle que vous est sujette à se révolter, et moi je ne veux que des esclaves soumises ; je veux dominer, je suis le maître, vous l'avez dit, madame, je resterai le maître en dépit de tout.

—Vous n'êtes pas le maître de madame Dandolo, que je sache ?

—Ne prononcez pas le nom de madame Dandolo, je vous le défends ; je vous le défends comme un sacrilège. Ce nom est un blasphème dans votre bouche.

—Vous l'aimez donc bien votre madone ? demanda-t-elle d'une voix tremblante de colère.

—J'ai aimé, oh ! oui, j'ai aimé ! je n'ai jamais aimé qu'elle ainsi ; je l'aime d'un amour auquel je ne saurais rien comparer sur la terre, d'un amour qui ferait de moi un saint, un oénobite, si elle m'envoyait dans un cloître. Je ne me reconnais plus.

—Quoi ! vous l'aimez plus que vous ne m'avez aimée jadis ?

—Est-ce que cela se compare ? Est-ce qu'il y a quelque chose de commun entre vous et elle ? Est-ce que les désirs effrénés d'une passion de dix huit ans ressemblent à un sentiment qui tient de l'adoration, du culte, bien plus encore que du désir ?

« Êtes-vous seulement capable d'apprécier cette tendresse ineffable que je lui porte ?

La marquise baissa les yeux et pleura.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Volours ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Le Duo de Kundos ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,  
Boîte 1986  
475 Rue Craig, Montréal.